

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



**Yves Boisvert et Dyane Gagnon, Louise Masson et Daniel Danis,
Ève Cadieux**

Yvon Paré

Number 119, Fall 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37135ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

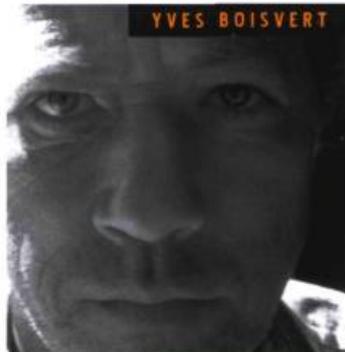
Paré, Y. (2005). Review of [Yves Boisvert et Dyane Gagnon, Louise Masson et Daniel Danis, Ève Cadieux]. *Lettres québécoises*, (119), 34–35.

Yves Boisvert et Dyane Gagnon, *Mélanie Saint-Laurent*, Trois-Rivières, Le Sabord, 2004, 29,95 \$.

Mélanie Saint-Laurent ou la mort du texte

Yves Boisvert, avec sa complice Dyane Gagnon, offre une suite à *La pensée naïveuse*, un livre « qui s'avère à peu près impossible de lire », écrivais-je dans une mouture antérieure de *Lettres québécoises*.

Une vingtaine de personnes ont accepté « de taper » des textes de Boisvert sur des claviers différents. Depuis les anciennes machines à écrire aux ordinateurs les plus modernes. L'événement n'est pas sans rappeler une performance musicale de Raoul Duguay, il y a des décennies, dans le métro de Montréal. Ce cliquetis collectif s'est tenu à Sherbrooke, dans la bonne humeur, n'en doutons pas.



L'aventure donne une topographie et un aspect particuliers pour chacun des textes. L'unité du livre est continuellement cassée et chacun des poèmes s'impose par sa provenance ou sa source mécanique. Voilà la première partie de *Mélanie Saint-Laurent*. Une présentation, toujours en page de gauche, respecte le travail initial, corrections et ratures comprises, et suggère la construction du texte.



ÉPOPEE

Le lecteur est convié à plonger dans l'étrange épopée de Mélanie Saint-Laurent, à rencontrer sa mère et ses pères successifs qui n'ont pas que des attentions paternelles. Deux amis également. Cinquante textes environ, des poèmes inégaux, des éclats intéressants, mais le plus souvent insignifiants. Avec, en plus, une glose qui nous expulse du texte à chaque détour. Une lecture toujours à recommencer. Comme à la télévision avec ses couperets publicitaires.

Son dentier lui décolle systématiquement des gencives

Qu'éclaque qu'éclaque qu'éclaque

À quoi je lui grogne de la répugnance

L'homme se gratte la gerçure avec un coupe-ongles

J'aspire donc à lui ramener la nuque au menton



Au centre, un texte plus soutenu où Mélanie règle ses comptes. Encore là, les fioritures font de cette prose une course à obstacles. La glose ferme la traversée.

Yves Boisvert ne semble plus croire à l'écriture et il se noie dans l'artifice depuis un bon moment. On peut glaner, s'amuser ici et là dans *Mélanie Saint-Laurent*, mais autant renoncer à toute lecture. Peut-être est-ce là ce que recherche Boisvert... Dérouter le lecteur, le malmener et l'empêcher de vivre l'expérience de la lecture? Un gros livre indigeste même si, visuellement, il demeure attirant. Mais suffit-il qu'un livre soit un bel objet? Allons-nous vers des formes ou des objets à caractère littéraire? Bien sûr, il s'agit d'un livre d'art, mais faut-il pour autant en évacuer le sens? Étrange entreprise...

Louise Masson et Daniel Danis, *Neuf-vues*, Montréal, Du passage, 2005, 56 p., 59,95 \$.

Regards et jeux dans l'espace des corps



L'essentiel de ce très bel ouvrage, même si Daniel Danis, le dramaturge, y signe une douzaine de textes poétiques, est consacré à Louise Masson, peintre.

Louise Masson expose depuis une vingtaine d'années et a connu différentes mutations dans sa vie d'artiste comme tous les créateurs qui, jour après jour, interrogent la réalité.

Figurations au début, paysages qu'elle a voulu reproduire, comme si l'art se trouvait dans la nature, à l'état sauvage. Des études, plus tard, bousculeront sa manière de faire. Des voyages encore et une quête spirituelle lui permettront de « rencontrer » les estampes japonaises. Un choc qui marquera « le regard » de cette artiste toujours en changement.

Les figures de Neuf-vues proviennent de formes humaines découpées à partir de reproductions de shunga que l'artiste a empruntées puis librement disposées sur une feuille : ces papiers découpés et superposés ont formé une épaisseur qui, lors de l'impression, s'est transférée sur la surface du bois gravé et est devenue texture dans le grain du papier, modulant le noir de l'encre.

Les *shunga* sont des xylographies japonaises à caractère érotique « d'un réalisme spontané, elles se présentaient sous forme de séries de douze images, sortes de feuillets érotiques, de manuels sexuels dont le but était éminemment initiatique et didactique ».

La sexualité, au Japon, serait « une mythologie qui fonde le monde terrestre sur la rencontre du couple divin Isahaghi-Izaami ». Des estampes particulièrement lyriques, des scènes érotiques foisonnantes de détails et d'anecdotes qui mettent en scène un homme et une femme. Des contacts sexuels, des postures acrobatiques et souvent fantaisistes créent une véritable

fiction, la sexualité devenant expérience physique, spirituelle et mystique. On peut longtemps fantasmer à partir de ces prémices.

Louise Masson a étudié ces estampes pour aller à l'essentiel : rôder à la racine des rencontres intimes. Elle en a biffé l'anecdotique ou le narratif, éliminé tout ce qui pouvait rappeler le réel pour ne garder que des formes qui bougent et s'imposent dans l'espace. L'effet est étonnant et ses gravures deviennent particulièrement suggestives dans une sorte de ballet où les silhouettes humaines se détachent, se retrouvent et se cherchent. Des ombres qui prennent du poids quand elles se touchent et inventent des expériences ou des moments intimes.

L'ouvrage propose un cheminement artistique mais aussi une rencontre avec Daniel Danis. La jonction de l'écrit et du visuel se produit particulièrement bien cette fois. Des poésies qui collent aux illustrations deviennent l'incarnation, par et dans les mots, des univers suggérés par les grandes silhouettes qui se joignent, se figent dans le recueillement des corps lors de la rencontre amoureuse. L'œil va de l'un à l'autre et invente un espace, un lieu où le mot et la forme se confondent. Le texte et l'ombre dialoguent, chuchotent et inventent la danse nuptiale. Le contact le plus intime de l'homme et de la femme passe dans ces grandes ombres qui s'effleurent, se collent ou se fondent. Daniel Danis signe des textes évocateurs et très suggestifs. Tout à fait dans l'esprit de l'ouvrage. « Le carillon de bois suspendu à la porte arrière chante au diapason du vent. La maison respire un devenir doux. »

Des textes qui évoquent un haïku qui aurait perdu ses contraintes pour dériver dans la joie pure du dire.

Derrière une butte, un lac d'eau limpide. Tu me dis : on pourrait s'y baigner tout deux. Alors, j'entrouvre mes lèvres, ta langue pénètre lentement dans ma bouche, devient sexe ; le jeu des entrelacs d'images se déploie sous mes yeux. Tous mes sexes éclatent pareils aux jardins de ma grand-mère. Je te ressens si près, si profondément en moi. Unis, unis en une seule terre et chair. Ô mon amour, mon amour.

DÉMARCHE

Rose-Marie Harbour présente la démarche de cette artiste qui, par sa naissance et son cheminement, a été à la « jonction de deux mondes ou de deux imaginaires ». Elle explique son questionnement à partir des paysages de l'enfance, les horizons plats de ses étés au lac Saint-Joseph qui ont modulé les premiers regards et les premières tentatives de saisir le monde.

Et puis la présentation de quelques *shunga* permet de visualiser d'où viennent les ombres suggestives de Louise Masson.

Un dernier texte plus substantiel ferme le livre. Une réflexion sur le temps et l'espace, deux éléments qui ne cessent d'intriguer et d'angoisser les humains. Cette plongée dans l'espace, quand elle est jumelée au temps, devient simplement les chemins de la vie.

Un très beau livre, grand format, une présentation soignée et de belle qualité. Papier glacé et reproductions impeccables des œuvres qui marquent le cheminement de Louise Masson et qui prennent une saveur particulière à la lecture des textes de Daniel Danis.

Ève Cadieux, *Caramellia*, Québec, J'ai Vu, 2003, 56 p., 14,95 \$.

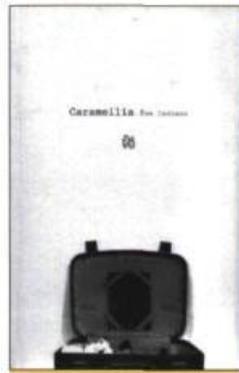
La magie de l'enfance ne fonctionne pas toujours

Un prénom : Caramellia. Une valise ouverte en bas de page frontispice. Des objets tout au fond sans pouvoir deviner de quoi il s'agit. Un coffre aux trésors, des secrets profanés...

ASSEZ POUR PIQUER LA CURIOSITÉ.

Des pages doubles, pliées, des photos qui ne se laissent pas apprivoiser au premier regard. Des objets minuscules dérivent sur de grandes pages. Il faut insister avant de rattacher cette matière à une certaine réalité. Des pierres, des cubes, une tête de poupée et d'autres formes imprécises. Des jouets qui évoquent l'enfance. La place de ces objets dans l'espace blanc de la page crée une tension.

D'abord il y a (il y eut) Caramellia, ensuite Émile, puis viennent (vinrent) Lorie-Rocbe, Alberti, Catherine II, Eurydice Fauve et enfin JeAnne. Sept



personnages en trois pages chacun qui forment un texte poétique en prose. Sept tableautins en mots, presque photographiques par leurs flux et leurs silences lumineux, par leur cadrage et leur instance pour fixer à jamais l'éphémère d'un visage nu ou d'un objet.

Ève Cadieux explique sa fascination de l'enfance propre aux découvertes et à l'imaginaire. Les enfants peuvent inventer des univers, les triturer, les transformer par des expressions, des dessins et aussi des rêves pleins de peurs et de terreurs. Une quête de mémoire aussi. La nostalgie de l'adulte

devant le monde de l'enfant.

MAGIE VERBALE

Ève Cadieux brosse des miniatures, se laisse porter par les mots qui bousculent les images et provoquent l'arrivée de mondes fragiles. À la manière des surréalistes qui ont favorisé les associations les plus étranges.

Lorie est construite de gemmes qui luisent sous quelques lumières. Son cœur étouffé d'être le seul de chair, serré, couvé sauf à l'endroit où une infime pierre de naissance l'a percé. Organe tendre comme un poussin déjà fatigué de frapper une coquille immuable. Le douzième œuf clos, au panier, se meurt.

Et encore des images. « Elle enterre. Elle chatouille d'un biscuit sablé, sous son ample linceul déformant, sa poitrine, à peine femme. »

La recherche se perd dans un magma verbal incontrôlé. Peut-être que Francis Ponge ou Tristan Tzara ont épuisé cette quête de nouveaux horizons. Il faut plus que l'évocation ou les abstractions verbales pour nous emporter. La métamorphose souhaitée par Ève Cadieux n'arrive pas.